

Fiction

Number 122, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64394ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2011). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (122), 17–39.



Louise Lacasse

ÉTEIGNEZ, IL N'Y A PLUS PERSONNE

VLB, Montréal, 2010, 175 p. ; 19,95 \$

Le roman de Louise Lacasse, prix Robert-Cliche 2010, n'est sans doute pas l'œuvre littéraire du siècle mais il ne laissera pour autant personne indifférent. Loquace sans être bavard, accumulant les précisions, souvent inutiles, sans être verbeux et multipliant les clins d'œil au lecteur sans tomber dans la recette, il développe un ludisme global qui porte fruit.

En témoignent d'abord les noms de lieux et de personnages : situé à dix kilomètres du « Village près-du-Fleuve », après le « chemin de la Pente-Descendante », le « Village-des-Rangs » héberge entre autres les quatre frères Lambert, prénommés Ric, Éric, Ulric et Bénédic ; un « Africain de Chicago » s'y présente pour l'achat de terrains. Inattendus ou hyperboliques, des rapprochements lexicaux ont le même effet : le latin de « maman Lambert », experte en scrabble, « se résum[e] à *amen* et *tankiou* » ; outre qu'elle fait gazouiller tous les oiseaux du voisinage, l'activité enfiévrée d'un couple au lit fait « geindre les ressorts, couiner les roulettes, bander et débander les lattes du sommier [...], tinter les lames des stores, tintinnabuler les flacons sur la commode, grincer les dents des aïeux plastronnés sur les murs, hurler les coyotes des monts environnants et siffler les baleines dans le Saint-Laurent » ;

ailleurs on voit une épouse s'élançant sur son mari « les deux mains comme les serres d'un vautour du Yucatan qui se jette sur un mouton d'Afghanistan broutant innocemment ».

Le mode narratif participe également de ce ludisme : à la façon des romanciers québécois du XIX^e siècle, mais cette fois avec un large sourire pourrait-on dire, le narrateur hétérodiégétique (à la troisième personne) utilise volontiers la parabase (intrusion de l'auteur dans le texte et interpellation du lecteur) : « Vous vous attendez probablement à suivre le cours des pérégrinations de notre héroïne » ; « entre vous et moi » ; « [m]ettez-vous à sa place ».

Éteignez, il n'y a plus personne est aussi un roman satirique. Il met notamment en scène un agent de police, amateur d'herbe, qui, tout en nettoyant le visage ensanglanté de la péripatéticienne Lolita, lui explore le décolleté de sa main baladeuse avant de l'élargir. Mieux encore, voici le recteur de la NOWU (North-West University) de New York, un « tricheur » profiteur qui prétend à tort que ses recherches ont été subtilisées par sa « doctorante » et qui sabote l'entrée de celle-ci comme professeure à Harvard, « [u]ne université sans importance qui veut nous concurrencer », dit-il. Ce « recteur boursicoté » approuve au surplus le plagiat d'un étudiant : « Copier-coller, n'est-ce pas la façon de faire dorénavant ? »

Échelonné sur un espace temporel de quelques mois, le court roman de Louise Lacasse est composé comme un recueil de nouvelles... qui, brusquement, s'arrête après la vingt et unième.

Jean-Guy Hudon

Douglas Preston et Lincoln Child
LE PIÈGE DE L'ARCHITECTE

Trad. de l'américain par Michèle Garène
L'Archipel, Paris, 2010, 451 p. ; 29,95 \$

Dans le même ordre d'idées que la réédition de *Relic* voilà deux ans, l'Archipel remet sur le marché *Le piège de l'architecte*, un roman déjà paru il y a dix ans. C'est une excellente idée puisque cet ouvrage propose sans contredit la meilleure énigme du célèbre duo d'auteurs de thrillers.

Au large des côtes du Maine se dresse dans la brume une île terrifiante. La légende raconte qu'un architecte, kidnappé par un pirate, aurait tenté de troquer sa vie en échange de la conception d'un piège architectural imprenable destiné à protéger un trésor pas comme les autres... mais la trappe fonctionna si bien que nul, depuis trois siècles, n'est arrivé à récupérer le joyau enfoui sur l'île sans y laisser sa vie ou sa raison. L'actuel propriétaire des lieux, Martin Hatch, y a d'ailleurs perdu son frère et compte bien en interdire à tout jamais l'accès.

C'était sans compter un persuasif spécialiste de récupération d'épaves qui convainc Martin d'affronter ses démons en neutralisant le piège. Des moyens financiers gigantesques et des ressources techniques et scientifiques de pointe ne peuvent faillir à la tâche, croit son équipe. Pourtant, plus les explorateurs approchent du but et plus les accidents et maux étranges se multiplient, comme si une malédiction planait sur le puits maudit.

Palpitante du début jusqu'à son saisissant dénouement, cette chasse au trésor sera bientôt adaptée au grand écran, faisant peut-être de ce suspense populaire le prochain *blockbuster* américain.

Suzanne Desjardins ▶



Ian Lauda
OUVRIR

Le Noroît, Montréal, 2010, 56 p. ; 14,95 \$

D'entrée de jeu, l'auteur indique ce qui nourrit son écriture : la résistance au « Même », à la pression du conformisme ; le refus d'entrer dans la logique de la concurrence individuelle et d'adhérer aux valeurs d'une société libérale qui a pour idoles l'argent, les médias et la technologie. Le poème devient ainsi un lieu où exercer une autre forme de présence, par l'intervention d'un « brouillard lyrique » qui permet d'estomper la réalité immédiate, de mettre à distance le contemporain. Il s'agit d'appréhender le monde non plus prioritairement par la vision ou l'intellect, mais en retournant au sentiment de l'existence, en traçant les contours d'une identité collective qui traverserait les frontières des nations et des sexes, tout en admettant l'abîme des subjectivités : « J'apprends à écouter le chant du refuge entre mes oreilles, la résonance de mon espèce fragile ». Par un repli sur l'espace intérieur le sujet s'éprouve comme caisse de résonance, et accomplit, paradoxalement, le programme que résume en un mot le titre du recueil, en se projetant à l'échelle du cosmos qu'il sent se répercuter en lui. Cette projection ressemble à une véritable migration et entraîne l'établis-

sement de nouveaux repères identitaires, une recherche qui touche par la ferme résolution dont elle procède et qui donne au recueil son aplomb en y diffusant une note juste et pleine. Comment peut-on se concevoir et circonscrire son expérience quand on s'interdit de faire référence à son apparence extérieure et à sa mémoire, quand il devient impossible de baliser l'espace et le temps, voire de prendre appui sur tout élément tangible ? L'élaboration, notamment, de la figure du labyrinthe et d'un imaginaire du sang donne lieu à une convaincante prise de conscience de soi comme intériorité. La sensation du froid est aussi convoquée, en ce qu'elle suscite un saisissement du corps et de ses limites et nourrit un rêve d'involution, chargé du mystère et de la qualité archaïque qui déterminent la représentation du féminin dans le texte. Celle-ci fait appel à un dérangeant vocabulaire passéiste, avec des accents courtois et platoniciens, qui contribue à l'atmosphère surannée que cultive Ian Lauda, autre façon d'ouvrir le temps.

Un premier recueil original et pertinent, qui a cependant le travers de parfois laisser le lecteur à la porte tant domine l'inspiration surréaliste, dont la fluidité associative tend à faire valoir les aspects matériel et musical de la langue bien au-delà du sens.

Ève Dubois-Bergeron

Marina Lewycka
DEUX CARAVANES

Trad. de l'anglais par Sabine Porte
Alto, Québec, 2010, 445 p. ; 29,95 \$

Au départ de Kiev, Irina rêve de sa nouvelle vie en Angleterre et se voit déjà comblée au bras d'un Anglais romantique. Au bout de 42 heures d'autocar, la voilà accueillie par une espèce de gangster à queue de cheval et à l'haleine de dents cariées qui la reluque d'un regard affûté de prédateur dans le rétroviseur de sa grosse voiture empuantie par l'odeur de son cigare. Vulk est loin de ressembler à monsieur Brown, le bel homme distingué de son livre d'anglais, sa seule référence en matière de mâle anglais. Heureusement, Vulk, immigrant comme elle, n'est chargé que de la conduire dans le Kent chez le fermier qui l'a embauchée, lequel l'accueille d'une main sur la croupe pour la faire monter dans sa Land Rover et l'emmener directement au champ de fraises. Ainsi commence la nouvelle vie d'Irina.

Comme Andriy, Yola, Vitaly Tomasz, Emanuel, Lena, les deux Chinoises et tant d'autres, Irina est venue pour cueillir des fraises afin d'amasser un peu d'argent et pour vivre dans le pays de ses rêves. Chaque immigrant caresse son rêve mais il y a loin de la coupe aux lèvres... car, échoués dans leur champ de fraises, ces exilés assoiffés d'espoir venus de Pologne, de Chine, d'Ukraine et d'Afrique, ne sont qu'une main-d'œuvre saisonnière sous-payée qu'il est facile d'exploiter. Un concours de circonstances les fera fuir loin des champs et chacun découvrira alors une vie bien différente de celle qu'il avait imaginée en choisissant l'exil.

Le roman de Marina Lewycka met en scène des personnages attachants qui prennent tour à tour la parole pour nous emmener dans ce monde sans repères qu'est celui des exilés en quête d'un avenir meilleur. Ces regards sur le monde, tantôt naïfs et innocents, tantôt déçus ou désabusés, nous transportent au cœur d'une réalité qui se révèle forcément décevante pour celui dont les désirs restent inassouvis : « La fin du voyage a

quelque chose de triste. Car ce n'est qu'en arrivant à destination que l'on découvre qu'en fait la route ne s'achève pas là ». Mais il y a aussi de l'humour et de la lumière dans ce roman enlevé et délicieux.

Sylvie Trottier

**Jean Echenoz
DES ÉCLAIRS**

Minuit, Paris, 2010, 174 p. ; 26,95 \$

Le héros du dernier roman de Jean Echenoz pourrait être présenté comme un avatar de l'apprenti sorcier ou du savant fou ; il s'agit de Gregor, un personnage librement imaginé à partir de la biographie authentique de Nikola Tesla. On doit à cet ingénieur visionnaire, né en 1856 sur le territoire de l'actuelle Croatie, nombre d'inventions qui ont conduit directement aux nouvelles technologies dont on ne saurait plus se passer.

Gregor naît dans la confusion d'une nuit d'orages particulièrement violents, si bien qu'on ignore la date exacte de sa naissance. Est-il de la veille ou du lendemain ? Le jeune garçon, plutôt antipathique et peu communicatif, manifeste très tôt une intelligence hors du commun. Grâce à une mémoire photographique phénoménale, il assimile en un temps record langues et notions scientifiques. Pour se débarrasser de lui gentiment, on lui conseille de tenter sa chance là où tout est possible, c'est-à-dire en Amérique. L'ingénieur y est rapidement embauché pour des prunes par un Edison qui cherche à garder son monopole sur l'électricité et qui est aux prises avec les incendies, courts-circuits et autres difficultés techniques inhérentes au courant continu qu'il exploite. D'abord apprécié pour son savoir-faire et sa capacité de travail, Gregor passe carrément pour fou lorsqu'il évoque comme solution aux problèmes la possibilité de mettre au point le courant alternatif. Le concurrent Westinghouse flaire cependant la bonne affaire et donne à Gregor carte blanche pour mettre au point ses idées.

Ballotté entre les maisons concu-

Hélène Vachon

Si la réussite d'un roman se juge à la conciliation de l'improbable et de l'espéré, *Attraction terrestre* mérite tous les éloges. Si intervient, comme autre preuve de l'exploit, la rencontre entre l'inattendu et le logique, quel individu ne serait pas comblé par *Attraction terrestre* ? Comme ces conditions sont bellement satisfaites, voilà un livre à savourer. L'attraction, improbable et espérée, inattendue et logique, s'exerce avec raffinement et rapproche un embaumeur campé à la périphérie de la vie et un pianiste que le passage des ans chasse du circuit des vivants.

Tout commence sous le signe de la distance, du non-investissement. L'écriture, narquoise à l'occasion, toujours rebelle à l'implication, érode par touches légères le rempart dont l'embaumeur croit s'être entouré. Il a beau se soustraire à toute vie commune, éviter d'être complètement là où on le voit, tomber parfois dans « ces poches d'air absolument douloureuses qui s'appellent doutes », son respect des morts lui vaut celui des vivants qui l'écoutent ou le regardent. Souvent en rupture d'attention, il est distrait, gaffeur, trop franc pour la consommation sociale, mais, du même coup, intact. Quant au pianiste, il entrevoit si chaleureusement de quelle intuition est capable cet homme apparemment sans poids qu'il le prie de dire si sa carrière musicale et donc sa vie sont encore possibles. Ce rôle d'arbitre entre démission et entêtement, l'embaumeur n'en veut pas. L'improbable et l'espéré le relancent, toutefois, lorsque, d'une phrase, sa mère qu'il a pourtant gardée à distance elle aussi, le met en garde : « Il y a quelque chose d'inaltérable dans ce que les gens sont les uns pour les autres ». Cela suffit. L'embaumeur, dans une volte-face inattendue et dont on goûte la logique tardive, rend alors au pianiste déboussolé cette visite dont il ne voulait pas entendre parler. Se produit alors le contact : « Je ne veux pas le dire, je ne sais pas le dire, cette entité impalpable et secrète qui rayonne et dont Hu me faisait cadeau ». Cette entité, c'est l'âme. Cette attraction, c'est celle des terriens les uns pour les autres.

Laurent Laplante

**Hélène Vachon
ATTRACTION TERRESTRE**

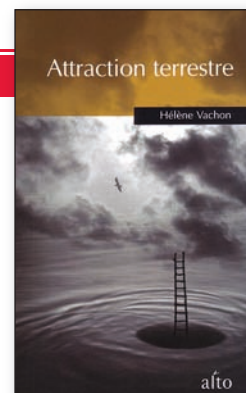
Alto, Québec, 2010, 360 p. ; 24,95 \$

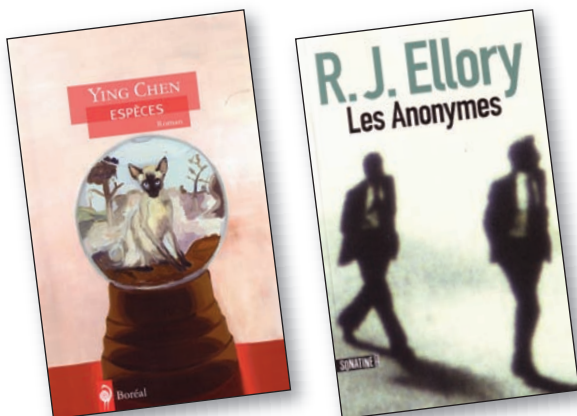
rentes, l'inventeur insouciant et solitaire mènera un train de vie somptueux pendant un certain temps. Malheureusement pour lui, Gregor est affligé d'une inaptitude chronique à gérer ses affaires : il néglige toutes les précautions à prendre pour éviter qu'on exploite effrontément ses idées ou qu'on les lui vole.

Des éclairs allie avec brio la plus grande fantaisie d'écriture à une organisation qui interpelle le lecteur à la

manière d'un documentaire, offrant le portrait d'un être méconnu dont les éclairs de génie ont tracé la voie au développement des outils qui font dorénavant partie de notre quotidien. Pour notre plus grand plaisir, Echenoz y multiplie les termes savants avec une déconcertante légèreté. Comme quoi le langage scientifique n'est pas dépourvu d'un potentiel poétique !

Hélène Gaudreau





Ying Chen ESPÈCES

Boréal, Montréal, 2010, 211 p. ; 22,50 \$

Roman à deux voix, *Espèces* reprend les thèmes chers à Ying Chen : la dualité, la mémoire de vies antérieures, la vie de couple avec A., le mari archéologue d'*Immobile* et de *Querelle d'un squelette avec son double*, l'enfant perdu qui évoque celui d'*Un enfant à ma porte*, le tremblement de terre déjà advenu dans *Querelle...* et à venir dans *Espèces*. Il y a aussi le ton, non dépourvu d'ironie, qui nous est déjà familier.

Dans *Querelle d'un squelette avec son double*, les visions du monde de deux femmes s'affrontaient tandis que dans *Espèces* ce sont celles d'une seule femme mais sous deux aspects : l'humaine et la féline. Car ici, la femme de A. se métamorphose en chatte. Ainsi, le fractionnement de la personnalité de l'héroïne lui permet de considérer sa vie conjugale sous deux angles et de scruter l'ambivalence de ses sentiments envers son mari. Par exemple, alors que A. n'exprimait aucune affection pour sa femme, il se laisse séduire par cette chatte soudainement apparue sous la commode de l'entrée et comble de tendresse celle qu'il assommait auparavant avec ses longs discours.

Alors que la femme-femme s'avoue que son mariage est une maldonne mais qu'elle ne peut vivre autrement, la femme-chat fera deux constats déterminants : « Lorsque je suis libérée d'abord de ma fierté d'individu, et finalement de mes désirs de possession, de croissance et de survie, ensuite de ma peur de mourir, plus précisément lorsque je me sens déjà morte en quelque sorte, n'ayant plus rien à perdre et pouvant tout donner, c'est alors seulement que l'amour pour l'autre me semble possible » ; « Je me rends compte que ma disparition lui pose beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages, que le fait de s'être libéré de moi ne l'aide pas à respirer mieux ».

N'allez pas croire qu'il n'y a pas d'action dans *Espèces*, bien au contraire ! On suivra la chatte dans la ville, dans la pâtisserie qui nous est déjà familière, chez le vétérinaire. On assistera à la rivalité d'une chatte et d'une femme... Un pied dans le fantastique, l'autre en pleine lucidité, le lecteur se trouve déstabilisé dans *Espèces*. Les fidèles lecteurs de Ying Chen seront ravis, les autres, un peu perdus si c'est leur première incursion dans le monde de Chen et, enfin, d'autres peut-être un peu déçus, comme moi qui ne goûte pas vraiment le genre.

Sylvie Trottier

R. J. Ellory

LES ANONYMES

Trad. de l'anglais par Clément Baude

Sonatine, Paris, 2010, 690 p. ; 34,95 \$

Après *Seul le silence* et *Vendetta* qui ont connu un grand succès critique et populaire, Roger Jon Ellory propose avec *Les anonymes* un superbe polar qui mélange enquête policière et réflexions sur l'histoire politique contemporaine. Surtout, dans ce troisième roman à paraître en français sur les huit titres déjà parus en anglais, l'auteur se joue des règles du genre.

Le roman s'ouvre sur le meurtre de Catherine Sheridan par un homme qui, étrangement, semble lui vouloir du bien. L'enquête sur sa mort est confiée à un jeune policier, Roger Miller, qui reprend du service après avoir été suspendu à la suite d'une bavure dans une précédente affaire. Celui-ci comprend vite que cette mort est liée à trois autres survenues peu de temps auparavant à Washington. En outre, après force recoupements, il découvre que les victimes, toutes des femmes, vivaient sous une fausse identité et n'ont laissé derrière elles aucune trace de leur passé. Tout en présentant les méandres de cette enquête policière qui semble s'enfoncer tranquillement dans un cul-de-sac, Ellory scande son récit avec le soliloque d'un homme dont on comprend vite qu'il est le meurtrier de Sheridan.

D'abord celui-ci raconte comment, enfant, il a vu son père tuer sa mère et comment il fut lui-même mêlé à ce meurtre. À mesure que le récit progresse et qu'apparaît la véritable personnalité du tueur, le lecteur assiste à un curieux renversement des rôles chez les protagonistes. Alors que l'inspecteur Miller accumule bourdes et maladroites, c'est l'assassin qui, peu à peu, en vient à tirer les ficelles de l'enquête. Le lecteur finit par s'attacher à cet idéaliste déçu décidé à se racheter de son passé. En dire plus serait gâcher le plaisir du lecteur.

En nous faisant pénétrer avec cette énigme policière dans les soubassements de la machine gouvernementale américaine, R. J. Ellory marche allègrement sur les brisées de son quasi-homonyme, ▶

commentaires fiction

roman, prix Alain-Grandbois...



James Ellroy, la tension frénétique en moins. Cette comparaison avec l'auteur de la trilogie *Underworld USA* n'est pas forcément au désavantage d'Ellroy.

Yvon Poulin


Pierre Yergeau CONSÉQUENCES LYRIQUES

Québec Amérique, Montréal, 2010,
338 p. ; 24,95 \$

La littérature québécoise a enfin son Don DeLillo, qui se situerait entre *Underworld* et *Mao II*, entre les connexions paranoïaques d'un univers mémoriel préfabriqué et les lubies d'un écrivain qui voit les possibilités et les horreurs de chaque récit qui s'agglomère aux autres. Ce n'est pas que la littérature québécoise ait besoin d'un Don DeLillo ni que Pierre

Yergeau copie le grand romancier étatsunien avec *Conséquences lyriques*, paru chez Québec Amérique après une longue collaboration avec *L'instant même*. C'est que la prose décalée, épiphanique, simple et sentencieuse de l'écrivain québécois fait écho à « l'intellectualisme populaire » qui caractérise DeLillo. En effet, à travers le récit de divers personnages qui arpentent Los Angeles et qui dressent la cartographie des angoisses et des fixations contemporaines (obésité, paranormal, musique, beauté, construction d'avatars du réel, mémoire démultipliée et stockée), Yergeau crée un suspense sans aventure, une tension qui tient non pas dans les frissons, la violence, la morbidité, autant d'éléments pourtant présents, traités toutefois de biais, mais s'appuie plutôt sur le ludisme propre à l'art de narrer.

Grâce à sa capacité à inscrire les détails significatifs tels ce jet de pisse ayant une trajectoire scindée, à sa faconde ironique où les dialogues semblent flotter au-dessus du récit, à sa maîtrise de nombreuses trames narratives qui s'entrecroisent par des récurrences sans se croiser pleinement, à sa manière de construire des personnages par touches ambiguës et par réminiscences, l'auteur de *Conséquences lyriques* cherche à épuiser les logiques et les possibilités du récit, tout en montrant que chacun est constitué d'histoires propres, mais façonnées par autrui, qui déterminent les masques sociaux à porter. Ce roman polyphonique, qui insiste sur les mémoires construites, les jeux de représentation, sur le caractère flou de notre propre trame dans un monde « virtualisé » de toutes parts par l'informatique, les connexions, les médias et la publicité, est un vrai bijou. Il s'empare du lecteur, le fait fléchir sous le poids d'histoires opaques qui deviennent la sienne, tant les échos de chacun dépassent la simple anecdote pour arracher les fragilités qui résident en nous. Les conséquences lyriques, ce sont ces prolongements incessants des histoires qui nous occupent, ces avancées du discours qui nous meublent et nous reconfigurent dans le monde. En les présentant ainsi dans leur multiplicité, autour de personnages à la fois caricaturaux et complexes, en suspendant les détails pour les répercuter dans l'imaginaire de chaque personnage, en mettant en jeu l'idée même du récit par ces bifurcations



Jacques Cardinal
Filiations
essai

JACQUES CARDINAL

FILIATIONS

Folie, masque et rédemption
dans l'œuvre de Michel Tremblay

essai




Photo: Martine Doyon

L'évesque
éditeur

DISTRIBUTION : DIMEDIA INC.
Courriel : general@dimedia.qc.ca
Site Internet : www.dimedia.qc.ca

narratives qui décomposent les histoires et forcent le lecteur à s'interroger sur son récit et sur la suite du roman, Yergeau compose une œuvre âpre et vertigineuse, une des meilleures réussites des dernières années. Un vrai tour de force.

Michel Nareau

Paul Bélanger

RÉPIT

JOURNAL D'UN POÈME

Le Noroît, Montréal, 2009, 76 p. ; 16,95 \$

Prix Alain-Grandbois 2010, *Répit* de Paul Bélanger gagne à être visité par l'intellect et demande une lecture attentive. Avis aux lecteurs qui aiment aborder nonchalamment les œuvres littéraires.

Bélanger livre un recueil qui témoigne d'un processus créateur dans un amalgame de courtes réflexions poétiques dénuées d'émotivité excessive. *Répit* est d'ailleurs annoncé, par les éditions du Noroît, comme « [u]n recueil qui interroge le monde [...] pour que le lecteur s'interroge lui-même... » Cela est très présent, comme si le plan d'écriture persistait, contribuant ainsi à créer une certaine distance avec l'œuvre. Il s'agit d'un processus intéressant, qui n'engage pas le lecteur émotionnellement, mais l'amène plutôt à réfléchir, comme le procédé de distanciation théâtrale de Brecht.

Nous trouvons une certaine homogénéité dans le style et les thèmes, mais aussi un peu de tout dans le traitement d'une langue maniée avec expérience et liberté. Un peu de tout, mais rien qui ne rende ce livre indispensable... Jusqu'à ce que nous nous laissions prendre au jeu par le sous-titre *Journal d'un poème*. Il s'agit alors de relire le recueil en entier en nous imaginant que c'est un poème qui écrit son journal, et voilà que le plaisir de lire s'accroît grandement. C'est un peu comme si l'on chaussait des lunettes 3D afin que la magie opère. Sans ces lunettes, il nous reste des images décalées qui se superposent, entre lesquelles le lien est confus. L'excès de recherche dans le jumelage d'expressions que l'on voit rarement accolées, le bris volontaire des

Prix Médicis étranger

Le début de *Sukkwan Island* (prix Médicis 2010 du meilleur roman étranger) pourrait faire penser à *La route* de Cormac McCarthy – un autre Américain – le côté apocalyptique en moins. Comme dans le roman de McCarthy, il est question ici de la survie d'un homme et de son fils sur une terre inhospitalière et de leurs rapports quotidiens faits de silences. *Sukkwan Island* raconte l'histoire d'un père terrassé par plusieurs échecs personnels, qui emmène son fils vivre avec lui dans une cabane sur une île déserte de l'Alaska. Bien vite, ils devront faire face à des événements qui mettront à l'épreuve leur endurance physique et mentale. Aux tempêtes de neige et de pluie s'ajoutent la menace des ours, le manque de nourriture, la solitude. Un début donc d'une intensité qui rapproche cette expérience de lecture d'une autre tout aussi inoubliable.

Le roman ne manque pas de charme : pour qui y est sensible, le rapport à la nature, dans sa brutalité, est magnifiquement évoqué ; la psychologie des personnages (dans la première partie du moins), finement construite, rien de grossier ou de trop archétypal ; l'écriture, irréprochable. Mais arrive le drame qui scinde et ces vies et ce livre. Et il semble bien que ce soit à cause de ce tragique tournant que les juges du prix Médicis ont aimé cette fiction, parce qu'il violente assurément le lecteur. Mais, comme on dit, il y a autant de lecteurs qu'il y a de livres.

Même si le drame est justifié par la fin, et que cette fin sauve en quelque sorte la mise, on ne peut faire abstraction de son invraisemblance au cours de la seconde moitié du livre. On avait facilement excusé cette autre incohérence, celle d'une mère aimante qui laisse partir pendant une année entière son fils de treize ans avec un père en pleine dépression, dont elle a divorcé. Dans le cadre d'une intrigue surtout psychologique, ces invraisemblances ont de quoi agacer. Mais l'écriture ne perd rien de son pouvoir d'envoûtement, ou si peu, ce qui nous permet de « passer au travers du drame ».

Judy Quinn

David Vann

SUKKWAN ISLAND

Trad. de l'américain par Laura Derajinski

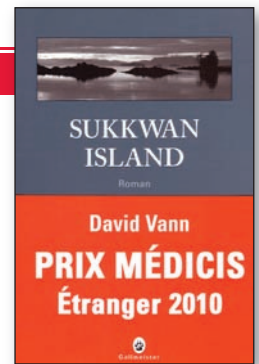
Gallmeister, Paris, 2010, 191 p. ; 29,95 \$

règles de ponctuation sans remplacement apparent d'un système personnel intrinsèque à l'œuvre poétique... tout cela ne se voit justifié que lorsque nous nous glissons dans la peau d'un poème ; l'aspect créatif de la démarche l'emporte alors sur la logique. Sans cette voie, la voix de l'auteur nous apparaît floue. Le poète redéfinit à sa façon le rapport à la langue, n'en déplaît à ceux qui ont

besoin d'une certaine logique pour se faire parler de vie et de mort, de quotidien et de beauté.

Paul Bélanger enseigne la création littéraire et a publié sept titres aux éditions du Noroît, où il est directeur littéraire. Notons que son recueil *Origine des méridiens* (2005) a été finaliste aux Prix du Gouverneur général.

Mélanie Rivet



roman, prix Femina étranger



Michel Tremblay
LE PASSAGE OBLIGÉ

Leméac, Montréal/Actes Sud, Arles, 2010,
247 p. ; 25,95 \$

Quatrième volet du cycle « La diaspora des Desrosiers », *Le passage obligé* nous présente Nana au carrefour de l'adolescence et de l'âge adulte, cette étape cruciale de la vie qui, au début du XX^e siècle, pouvait arriver sans crier gare avec son lot de responsabilités et de nostalgie. Quant à Maria, sa mère, on la retrouve inchangée, rebelle, accablée de remords, toujours aussi tiraillée entre son désir de liberté et l'amour de ses enfants : « Une mère sans cœur ! C'est ça que chus ! Une mère sans cœur ! »

Une grande partie du roman se passe en Saskatchewan, chez Méo et Joséphine, où les quatre enfants de Maria sont enfin réunis en attendant que leur mère revienne les chercher avant le début des classes. Le temps passe et Maria ne se pointe pas le bout du nez si bien que Rhéauna décide d'aller rencontrer la nouvelle maîtresse d'école, espérant la convaincre d'accepter que Théo, dont elle a la charge, l'accompagne en classe. Mais les plans et les rêves de Nana s'effondrent les uns après les autres à la suite du décès de sa grand-mère Joséphine.

Le dernier volet de l'histoire des Desrosiers est plus bouleversant que les

autres car plusieurs personnages y font face à des « passages obligés »... à commencer par Joséphine qui, malgré l'amour de ceux qui l'entourent, se retrouve seule devant la mort. L'heure est grave aussi pour Maria qui doit faire le choix le plus difficile de sa vie... Enfin, Nana y fait ses adieux définitifs à une période de sa vie, tumultueuse et somme toute pas très heureuse, en jetant le cahier d'histoires qui l'a réconfortée et inspirée : « Elle regarde les dernières cendres du cahier de Josaphat-le-Violon s'éteindre. Elle vient de mettre fin à son enfance ».

Peuplé de personnages qui évoquent les gens ordinaires, l'univers de Michel Tremblay puise dans les racines de l'auteur pour affirmer son identité et dans ses souvenirs qui révèlent sa profonde humanité.

Sylvie Trottier

Sofi Oksanen
PURGE

Trad. du finnois par Sébastien Cagnoli
Stock, Paris, 2010, 400 p. ; 34,95 \$

Après avoir raflé tous les prix littéraires importants en Europe du Nord au moment de sa parution originale en 2008, *Purge* a été couvert d'éloges à sa sortie au Québec en 2010 et en France où il a remporté le dernier Femina du roman étranger. Lecture faite, on ne peut que

confirmer le bien-fondé de la rumeur sur ce roman qui raconte la destinée tragique d'une lignée de femmes plongées dans les remous de l'histoire.

L'action débute en 1992, deux ans après le départ des Russes de la République balte d'Estonie. Un bon matin, Aliide, une vieille Estonienne qui vit sur une ferme isolée, découvre dans sa cour ce qu'elle prend pour un ballot. « Le ballot était une fille. Boueuse, loqueteuse et malpropre, mais une fille tout de même. » La fille, qui se prénomme Zara, lui raconte qu'elle a échoué chez elle par hasard en voulant échapper à un mari violent. Une relation faite de méfiance et de curiosité se noue alors entre la vieille recluse et la jeune fugueuse. Au fil de leurs conversations, le lecteur est peu à peu pris dans l'engrenage d'une intrigue où chacune des protagonistes semble vouloir cacher quelque chose de son passé. En dire davantage sur les rapports qui vont se développer entre Zara et Aliide gâcherait le plaisir de la lecture.

Du point de vue stylistique, Sofi Oksanen joue simultanément sur deux registres. Elle use des techniques du suspens pour raconter l'histoire de Zara, révélant par petites touches l'identité de ses pourchasseurs, son passé d'exilée des camps russes et la nature de ses véritables liens avec son hôte. Pour dessiner le parcours d'Aliide, l'auteure recourt à la chronique historique. À travers les grands moments de l'histoire estonienne du XX^e siècle, Oksanen raconte les amours déçues d'Aliide pour Hans, le patriote, son ineffaçable honte d'avoir été violée par l'occupant russe et ses calculs pour tirer égoïstement avantage d'une situation politique difficile.

Avec son chœur de femmes malmenées tantôt par les caprices du destin, tantôt par l'aveuglement de leur passion, *Purge* a quelque chose de la tragédie grecque. Le titre lui-même évoque déjà la catharsis chère aux tragédiens du XVII^e siècle. Dans une entrevue au journal *Le Monde*, Sofi Oksanen s'explique sur le choix de ce titre : « *Puhdistus* [le titre du roman en finnois], c'est tout ce qui est lié à l'action de nettoyer. Nettoyer, laver, ►

Alain Beaulieu

Alain Beaulieu est connu pour ses romans sur la ville de Québec, pour sa manière habile et truculente de dépeindre un milieu. Dans *Le postier Passila*, il change de décor, ce qu'il avait fait aussi dans certains romans pour la jeunesse, non sans conserver ce rapport intrinsèque avec le lieu. L'action se déroule dans un village latino-américain imaginaire nommé Luduvia ; un postier de la grande ville (jamais nommée, et évoquée comme un repoussoir, un monde hostile et éloigné) accepte une affectation dans un bled, loin des tracas amoureux de la cité et des manigances de ses collègues. Eduardo Passila arrive au sein d'un espace nouveau, marqué par une place publique d'où chacun se scrute, surtout lui, l'étranger qui vient révéler les tensions qui couvent dans chaque village. Beaulieu dévoile un monde clos, un univers de la rumeur, où la connivence des citoyens impose à un étranger des rôles contradictoires. Le grand mérite du romancier est de faire passer la méfiance de la population, les conflits latents, les convoitises suscitées par l'avènement d'un inconnu, et de montrer l'envers du décor idyllique d'une bourgade vive, par le biais d'un métier. La poste est l'espace de l'échange, où les nouvelles circulent, où s'instituent les interactions entre les individus, entre les lieux, par les lettres et les colis. Passila découvre le village en livrant le courrier, en recevant la population à son bureau. Exercer ce métier, c'est se poser au cœur d'un discours social sans qu'on y ait été convié et se retrouver nécessairement à choisir son camp.

Le roman est scindé en trois sections, dont la centrale et la plus substantielle est narrée par Passila (qui donne sa version ébahie des faits à la suite d'un drame complexe dont il a été témoin), mais les deux autres parties visent à se distancier de ce témoignage, dans une logique qui est celle de la victime expiatoire, du catalyseur étranger. Avec les personnages vils du policier, du docteur, de la belle Estrella, Passila doit faire l'expérience de la mémoire trouble et détournée d'une population qui marine dans ses fixations, ses drames intimes, qui se donne en spectacle à un étranger à qui on cède l'avenir du village sans même l'accepter.

Si le récit reconduit les clichés sur l'Amérique centrale, terre de violence (tellurique et humaine), espace extra-logique, marqué par la sensualité et les rapports de domination, il n'en demeure pas moins que *Le postier Passila* captive, entre autres par son utilisation de la poésie hispanique, par la naturalisation de la fonction de maître postier, par le jeu sur les rumeurs, par l'idée de témoignage. Ces qualités nous font oublier une écriture qui abuse de la comparaison, qui n'évite pas un lyrisme un peu trop appuyé et mal cerné. Au final, le roman construit un monde de la marginalité spatiale et culturelle, qui prend appui sur les contournements du réel, sur les ruses pour faire sa place dans un espace autre, au risque de s'y perdre.

Michel Nareau



Alain Beaulieu

LE POSTIER PASSILA

Leméac, Montréal/Actes sud, Arles, 2010, 186 p. ; 29, 95 \$

www.guerin-editeur.qc.ca

Guérin

514 842-3481

Guy Marchessault

Une victoire éphémère, histoire romancée, est le premier tome d'une saga des Marchesseau en quatre livres – «À la conquête de l'Amérique...» – sur la vie de « Canadiens » des années 1837-1860, originaires du Bas-Richelieu et choisissant l'exil pour échapper à la vengeance des Anglais.

À LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE...
Saga historique en quatre tomes

Une victoire éphémère
Premier tome

Guy Marchessault

224 pages

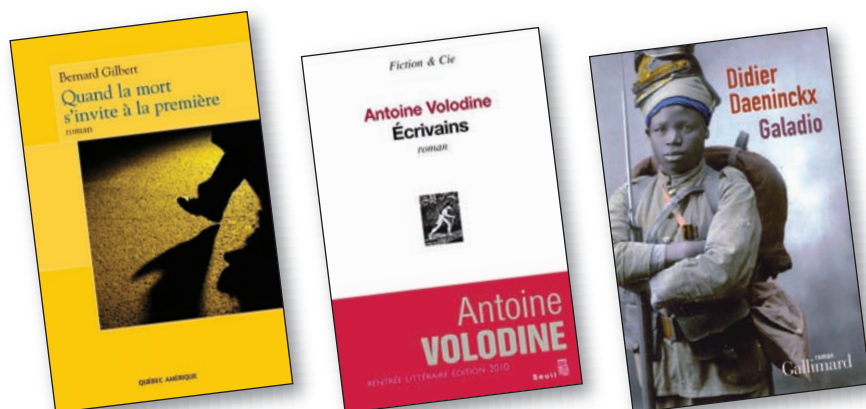
À LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE...
Saga historique en quatre tomes

Premier tome

Une victoire éphémère

Guérin littérature
Œuvre romanesque

roman, « post-exotisme »



épurer, désinfecter, mais aussi purifier ethniquement, purger au sens de Staline ». Ici, il s'agit bien pour les protagonistes de se laver de leur passé.

Ce roman qui parle d'amour et de jalousie, d'exploitation et de sévices sexuels, de guerre et de résistance, d'exil et de retour, constitue une incontestable réussite tant par sa construction que par son écriture, remarquablement servie par la traduction de Sébastien Cagnoli. Surtout, *Purge* nous révèle une auteure venue du froid qui n'a pas fini de faire parler d'elle.

Yvon Poulin

Bernard Gilbert
QUAND LA MORT S'INVITE
À LA PREMIÈRE

Québec Amérique, Montréal, 2010,
335 p. ; 24,95 \$

L'ambition de Bernard Gilbert est claire : recréer, polar aidant, l'atmosphère de la décennie 1950. Du coup, l'auteur s'emploie à rendre tangibles l'emprise du haut clergé sur la vie culturelle de l'époque, le côté suranné d'un théâtre tourné vers le rétroviseur, l'ostracisme frappant les marginaux du sexe et de la pensée, la collusion entre le pouvoir politique et la police, la cohésion barbelée d'une petite élite tout-terrains... Cerise surnuméraire, Gilbert intègre à ce mandat costaud le

carambolage politico-comique auquel furent soumis certains trésors polonais.

Le verdict de Gilbert sur 1954 respecte un manichéisme que les historiens ont pourtant commencé à fissurer. Avant 1960, la nuit ; après, l'aurore aux doigts de rose. Peut-être même Gilbert en arrive-t-il à noircir la grande noirceur. Nul doute que l'épiscopat et l'Union nationale aimaient censurer, intimider, diffamer, mais allait-on jusqu'à hausser les épaules devant le meurtre ? La fiction n'a certes pas à annoncer l'histoire notariée, mais encore faut-il qu'elle sache « mentir vrai ». Cette lecture tranchée des années 1950 ne doit pourtant pas faire oublier à quel point Gilbert a raison d'insister sur le travail de libération accompli par les porteurs de culture de l'époque.

On ne sait trop comment traiter certaines étrangetés de l'écriture. « Les ombres [...] démesurent la scène. » « [...] Groleau, de ses deux index, achève de sténographier la dernière phrase. » « Jobidon était le moins pire », ce qui doit vouloir dire le moins *plus mauvais*. Les limiers sont invités à « épilucher les lieux ». Après avoir établi que Courville et Jasmin s'intéressent à trois choses, on en conclut, selon une physique inédite, que « l'ambiance [...] oscille tel un pendule entre ces pôles ». « Le nœud du problème, conclue-t-il ». « Il vient de glisser sur deux grosses pelures de bananes. » Le

nom de Gérard Philippe reçoit une nouvelle orthographe. Duplessis, qui a fini par se soustraire à l'alcool en 1942, lève pourtant son verre... en 1954.

Bilan nuancé par conséquent : l'art du polar trouve ici son profit plus que l'histoire et la langue.

Laurent Laplante

Antoine Volodine
ÉCRIVAINS

Seuil, Paris, 2010, 185 p. ; 32,95 \$

« Une littérature d'ailleurs qui va vers l'ailleurs », tel est le type d'écrit dont se réclame l'auteur français Antoine Volodine, créateur de ce qu'il appelle le « post-exotisme ». Mais qu'est-ce donc ? Le genre, dont les principaux adeptes sont les pseudonymes et les personnages de l'auteur lui-même, mêle de façon on ne peut plus noire onirisme et politique, parfois dans un univers d'après-mort. Dans son dernier « roman », *Écrivains*, Volodine offre de multiples portraits d'écrivains dits post-exotiques : ils sont exclus de la société, voire emprisonnés, ils savent à peine lire, ils ne cherchent pas à être lus, ni entendus, mais écrivent, dans l'urgence, comme si quelque chose cherchait à parler à travers eux. Plus ou moins ancrés dans la réalité stalinienne – parfois l'on ne sait où l'on est –, ces portraits interrogent le besoin de dire, malgré l'absence de lecteurs, ce besoin de s'expliquer, de se raconter sa vie, d'y donner un sens. On rencontre ainsi un analphabète qui recrée l'histoire de sa naissance en mettant en scène des milliers de morceaux de métal, de brindilles, de copeaux trouvés dans les poubelles. Un ancien révolutionnaire torturé par des fous psychopathes se rappelle la transe dans laquelle l'avait plongé l'écriture à six ans de sa première histoire. Une morte donne à entendre à des humains informes une conférence sur les liens entre parole et image. Une autre rêve entre les murs de sa prison avant de mourir, un autre encore est trop génial pour être compris... Le thème de l'enfermement – dans un lieu, dans sa tête, dans son corps – connaît ici de

surprenantes variations ; seul peut-être s'en éloigne le chapitre intitulé « Remerciements », une suite de remerciements, comme ceux que l'on trouve à la fin d'un livre, qui finissent par dessiner la vie d'un homme, grand aventurier et coureur de jupons, mais seul, exclu, cela va de soi. Volodine fait montre d'une imagination obsessive et fascinante doublée d'une justesse qui donne réalité à ces sortes de fantômes de persécution. Les premiers pas dans ce monde particulier sont sans doute les plus difficiles. Le reste de cette traversée est vécu intensément, parfois avec effroi.

On pourrait remettre en question l'étiquette « roman » donnée au livre. Une question de marketing ? Mais le lecteur a tôt fait d'oublier ce petit accroc à la vérité.

Judy Quinn

Didier Daeninckx
GALADIO

Gallimard, Paris, 2010, 141 p. ; 27,95 \$

Il est rare que les romanciers fassent mourir les tortues. Jusqu'à *Galadio*, l'un des seuls exemples significatifs en la matière provient de l'œuvre-culte de J.-K. Huysmans, *À rebours*. Dans ce roman de 1884, une tortue meurt écrasée sous le poids des pierres précieuses que son maître, un dandy névrosé, avait substituées à sa carapace d'origine. Dans le roman de Didier Daeninckx, la mise à mort de Toukouze (l'animal de compagnie de Déborah, la jeune amie juive du narrateur) exprime la brutalité des SA. Elle donne également la mesure du récit qui va suivre : une histoire touchante relatée de main de maître par un auteur qui préfère les traits de plume sobres, voire elliptiques, aux plongées dans le pathos. On ne saurait d'ailleurs que le féliciter de ce choix narratif.

Le récit débute peu de temps avant la Deuxième Guerre mondiale. Galadio est le second prénom d'un jeune Métis, Ulrich, natif de Duisbourg, qui s'est senti allemand jusqu'au jour où le III^e Reich s'en prend à ce que les nazis qualifient désormais de « honte noire ». Ulrich n'a

Hugues Corriveau

Équilibre raffiné qui rappelle celui des sonnets réusis : un format aussi exigeant qu'implacable et une inspiration qui semble tout ignorer des contraintes auxquelles on la soumet. « Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain... » Corriveau loge, en effet, 60 nouvelles en 140 pages sans qu'aucune puisse crier aux douleurs de l'émondage brutal ou à la camisole de force. Dans chaque histoire, la quarantaine de lignes, le paragraphe des coordonnées spatiales, temporelles ou psychologiques, celui du dégageant, du recul, du mystère, puis, sans le clinquant de la chute forcée, le résidu logique et inattendu ou le clin d'œil. Des conclusions ? Si peu.

Corriveau demeure ainsi homme de pari. Du pari osé et tenu. Dans *Troublant*, il promettait et livrait cent récits. Dans *Autour des gares*, il proposait encore une fois cent nouvelles et les rattachait toutes, avec l'élégance de la liberté, au thème de la gare. Cette fois, le format s'impose, plus que le nombre, mais demeure intacte l'impression de parfaite détente. Aucune trace d'effort, aucune odeur de discipline, preuve que l'improvisation la plus impromptue sourd d'une préparation qui sait taire ses calculs et ses hésitations.

Le registre de Corriveau est ample et féroce, urbain aussi volontiers que familial. On y rencontre de vieilles dames dont l'appétit est inexistant et pourtant affirmé, des comédiens qui compliquent tout avant d'admettre que « le petit chat est mort », des puits aux secrets profonds, des fils aux doigts semblables à des ventouses. Et la langue s'adapte à chaque personnage, se faisant sobrement cruelle ou éclaboussante selon que le geste ou le sentiment exige l'ombre ou le constat. Du beau travail qui se réserve la minutie et ne livre que du plaisir.

Laurent Laplante

Hugues Corriveau
DE VIEILLES DAMES ET AUTRES HISTOIRES

Lévesque, Montréal, 2011, 145 p. ; 23 \$

jamais connu son père, un soldat sénégalais qui a fait partie des forces françaises d'occupation et qui a quitté Duisbourg en 1921. Grâce à un remarquable instinct de survie de même qu'à un heureux concours de circonstances, Galadio réussit à fuir l'Allemagne nazie et à participer au tournage d'un film en Afrique, ce qui le placera au cœur des premiers affrontements entre pétainistes et gaullistes. Mais le jeune homme ne lorgne pas du côté des tranchées : il souhaite plutôt retrouver la trace de son père.

Il n'est pas étonnant que ce roman de Daeninckx ait eu droit à son édition en

format poche (à la collection « Les Contemporains » de Larousse) presque simultanément avec sa parution à la collection « Blanche » de Gallimard. *Galadio* est un superbe roman d'initiation et de survie pendant la guerre et il conviendra parfaitement à un usage scolaire. La narration est fluide et accrocheuse. L'auteur s'appuie sur une documentation que l'on devine très fouillée, mais qui reste toujours très discrète. De plus, Daeninckx attire l'attention sur le sort de victimes oubliées de la Shoah, les Noirs de l'Allemagne nazie. *Galadio* en séduira plus d'un.

Patrick Bergeron

